

Extrait de l'introduction de l'ouvrage de R. GEWARTH, *Les Vaincus. Violence et guerres civiles sur les décombres des empires. 1917-1923*, Seuil, Paris, 2017, p 17-18.

.. Pour ceux qui vivaient en 1919 à Riga, à Kiev, à Smyrne, et dans bien d'autres villes de l'Europe centrale, de l'Europe de l'Est et du Sud-Est, il n'y eut point de paix, seulement une perpétuelle violence. « *La guerre mondiale s'est officiellement terminée avec la conclusion de l'armistice* », faisait observer le philosophe et érudit russe Pierre Struve, de son point de vue d'intellectuel public qui était passé du camp des bolcheviks à celui de l' Armée blanche en plein milieu de la guerre civile qui déchira son pays. « *En réalité, toutefois, tout ce que nous avons vécu depuis cette date, et tout ce que nous continuons à vivre, n'est que le prolongement et la transformation de la guerre mondiale.* »

Struve n'avait pas besoin d'aller chercher très loin la preuve de son affirmation : la violence était omniprésente, tandis que des forces armées de toutes tailles et aux objectifs variés s'affrontaient un peu partout en Europe centrale et de l'Est, et que de nouveaux gouvernements étaient mis en place pour être aussitôt renversés dans le sang. Entre 1917 et 1920, l'Europe connut plus de vingt-sept transferts de pouvoir politique, le plus souvent accompagnés d'une guerre civile, qu'elle soit déclarée ou non. Le cas le plus extrême est bien évidemment la Russie, où l'hostilité entre les défenseurs et les opposants au coup d'État des bolcheviks de Lénine en octobre 1917 s'était rapidement transformée en une guerre civile d'une proportion sans précédent dans l'histoire, qui emporta avec elle 3 millions de vies.

Même dans des lieux où la violence était plus modérée, de nombreux contemporains partageaient la croyance de Struve selon laquelle la fin de la Grande Guerre n'avait pas apporté la stabilité, mais avait au contraire laissé place à une situation extrêmement instable dans laquelle, au mieux, la paix était précaire, si elle n'était pas tout simplement illusoire. Dans l'Autriche post-révolutionnaire — qui, de centre de l'un des plus grands empires terrestres de l'Europe, était devenue une minuscule république appauvrie et perdue dans les Alpes —, un journal conservateur à grande diffusion fit le même constat dans un éditorial de mai 1919, publié sous le titre « *La Guerre dans la paix* ». Soulignant la permanence d'un haut niveau de violence dans les territoires des empires terrestres européens vaincus, l'article faisait remarquer qu'une sorte de grand arc des violences d'après guerre partait de la Finlande et des États baltes, passait par la Russie, l'Ukraine, la Pologne, l'Autriche, la Hongrie et l' Allemagne, pour s' enfoncer dans les Balkans, l' Anatolie et le Caucase.

Bizarrement, l' article ne mentionnait pas l'Irlande, le seul pays émergent d'Europe de l'Ouest qui, au moins pendant la guerre d'indépendance irlandaise (1919-1921) et la guerre civile qui s'ensuivit (1922-1923), sembla emprunter la même voie, quoique de manière un peu moins violente, que les États d'Europe centrale et de l'Est entre 1918 et 1923<sup>10</sup>. Ces similitudes entre l'Irlande et l'Europe centrale n'échappèrent toutefois pas aux observateurs contemporains les plus perspicaces de Dublin, qui considéraient que les malheurs de l'Irlande ne faisaient que partie d'un malaise européen plus général, un conflit en cours qui trouvait son origine dans la crise mondiale de 1914-1918 tout en étant distinct.